



JULES COURDAULT

LA SUISSE

LIBERTÉ ET PATRIE

PARIS LIBRAIRIE HACHETTE & C° BOUL. ST GERMAIN N° 79

Ch. Nallon de Mouchant sculp. et del.

72 Livraison

L47
4700

J. Hachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient intimement liés à sa vie ; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France ; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Son cours était sans cesse commenté et complété par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois,

Ajoutons pour mémoire que le Bodensee nourrit encore un certain nombre de parasites appartenant surtout à la classe des vers et des écrevisses. Leur territoire est fort restreint, car ils habitent, comme tous leurs pareils, sur le corps des autres animaux ; mais il est en même temps très vaste, car il comprend le bassin tout entier, avec ses rives, sa zone médiane, et aussi son fond. Pas un poisson ne nage dans le lac qui n'ait après lui quelqu'un de ces vampires ; les animalcules les plus inférieurs en sont affligés.

Mais d'où vient donc cette faune lacustre aux formes et aux espèces si variées ?

Il est certain, et je le répète, que le Bodensee a pris naissance à une époque où la mer avait déjà évacué cette partie de notre continent. De plus, entre nous et l'âge tertiaire, il y a eu la période glaciaire.



PRÈS DE MAMMERN (THURGOVIE).

Or, quelle que soit l'hypothèse, que les froids intenses et prolongés de ladite période aient amené la congélation complète du bassin, ou qu'une portion d'eau soit demeurée fluide sous la croûte de glace, il n'est pas admissible que des êtres vivants aient pu se maintenir des siècles durant sous la rigide calotte en question ; il y a eu là, nécessairement, une interruption de la vie organique : d'où il faut conclure que la population actuelle de la « mer souabe » provient d'immigrations ultérieures.

Pour les poissons, j'ai montré comment la chose s'était faite. Pour les mollusques, il en a été de même.

On se demandera, il est vrai, comment des bêtes à l'allure aussi paresseuse ont pu arriver à fournir le voyage. Elles l'ont effectué pourtant, et ici encore interviennent des preuves tirées de l'observation. On cite comme exemple l'exode fameuse d'un beau mollusque de mer, proche cousin de la moule qu'on sert sur nos tables, et dont le nom scientifique est *Dreissena polymorpha*. Parti dans le cours des

L. M. M. M.

derniers siècles des eaux saumâtres des bouches du Rhin, il est allé jusqu'au-dessus de Mannheim, a remonté le Mein, puis, par la Regnitz, affluent de cette rivière, et le canal du Mein au Danube, il a, s'il vous plaît, gagné ce dernier fleuve, où l'on peut aujourd'hui l'observer. Au point où il est, rien ne l'empêche, quand il le voudra, de redescendre le cours d'eau austro-hongrois, et, de mer en mer, de fleuve en fleuve, d'achever à sa guise son tour du monde.

Ces mollusques, il est vrai, ne se donnent pas la peine de voyager à pied ; à l'instar du touriste pressé, ils prennent tout simplement l'*extra-post*. Les sujets jeunes et de petite taille s'attachent au corps des poissons et se font ainsi véhiculer en sourdine ; les gros ont une autre façon d'aller. Un de leurs modes de locomotion préférés est de s'enrouler à la quille d'un navire au moyen de ce qu'on nomme leurs « fils de bysse », et s'il se trouve que le navire marche à la vapeur, vous voyez tout de suite quelles étapes fantastiques fournissent en rêvant ces vieux testacés amis du progrès.

Quant aux leptodores, aux puces d'eau, aux limaces et autres représentants de la faune infime du Bodensee, il paraît bien difficile qu'à l'aide de leurs faibles bras-avirons ils aient pu remonter un fleuve aussi torrentueux que le Rhin, supposât-on ce voyage accompli au temps où la chute de Schaffhouse n'existait point et où le cours d'eau, au lieu de sortir du lac à Stein, en sortait près de Radolfzell (1) et passait à Singen.

La conjecture la plus plausible, c'est que ces bêtes sont venues là d'autres lacs où déjà, depuis de longs siècles, leurs espèces s'étaient développées, et qu'elles y sont venues, non pas à l'état d'individus vivants, mais à l'état d'œufs. Ce qui semble confirmer l'hypothèse, c'est le mode même de reproduction de ces petits animaux.

Prenons pour exemple les puces aquatiques. Elles pondent deux espèces d'œufs : les uns, qu'on nomme « œufs d'été », ont la coque très mince et très tendre ; les autres, les « œufs d'hiver », sont mieux formés et très résistants. La première ponte est d'une fécondité qui tient du prodige. A peine les petits ont-ils atteint la moitié de leur taille normale, que la coque se remplit de nouveaux œufs, d'où, au bout de quarante-huit heures, d'autres individus s'échappent pour faire place à une troisième couvée, qui à son tour livre le terrain à une quatrième. On a calculé qu'un seul individu qui commence à pondre au 1^{er} mai se trouve avoir donné le jour, avec juin finissant, à plusieurs milliards de rejetons, dont les trois quarts environ vivent, et promettent à brève échéance une multiplication encore plus abondante.

Passons au frai d'hiver. Il suffit, vers la fin de l'automne, de jeter le filet à la surface d'un marais ou d'un étang pour ramener, entre autre butin, une quantité de corpuscules bruns ou noirs qui adhèrent fortement aux mailles du tissu : ces corpuscules ne sont autres que les œufs d'hiver des puces aquatiques dont l'onde et le rivage sont couverts. Ils sont logés à l'intérieur d'une capsule cornée, et possèdent, je le répète, une force de résistance prodigieuse ; ils peuvent se dessécher, geler même, sans périr. Aussi les naturalistes qui veulent importer vivantes, d'un pays lointain, des bêtes de cette sorte se contentent-ils d'y ramasser un peu de limon desséché qu'ils arrosent ensuite d'eau. Les œufs d'hiver que cette vase contient éclosent parfaitement ; les nouveau-nés procréent à leur tour, et c'est ainsi que l'on peut au besoin posséder chez soi, à Paris, tout un aquarium grouillant de puces hongroises, égyptiennes ou turques.

Il y a du reste dans la nature, en dehors de l'homme, un certain nombre d'entrepreneurs de

(1) A l'extrémité nord-ouest de la corne supérieure de l'Untersee.

transports gratuits, qui accomplissent d'autant mieux leur office qu'ils n'ont pas même conscience de ce qu'ils font. Un seul canard picorant dans la bourbe d'un marais peut emporter à ses plumes des centaines d'œufs qu'il va rejeter sans le savoir dans une autre flaque d'eau; à *fortiori*, des bandes d'oiseaux émigrant à l'automne suffisent-elles à remplir tous les lacs du monde des espèces les plus diverses de ces bêtes, et c'est là ce qui explique comment le Bodensee et les autres bassins d'eau douce de la Suisse — sans parler de ceux de Bohême, de Danemark et de Suède — possèdent à foison cette faune singulière.

Il reste cependant à savoir si, en dehors de ces espèces exotiques acclimatées par longueur de temps, il ne peut s'en développer de nouvelles qui représenteraient l'élément indigène. Il est certain que dans le Bodensee les conditions de vie ne sont pas les mêmes que dans la mer ou dans la rivière. D'évolution en évolution, les bêtes immigrées ne sont-elles donc pas susceptibles d'une métamorphose suffisante pour qu'un type original en résulte? La chose a lieu pour les poissons. Le lac de Constance en nourrit une quantité qu'on retrouve dans la plupart des lacs suisses et aussi dans ceux du *Hochland* bavarois. Tels sont les lavarets susnommés, qui vivent dans tous les bassins lacustres du versant nord de la chaîne des Alpes. Seulement, avec chaque bassin, l'espèce varie sensiblement : ce qui prouve que de siècle en siècle ces poissons, venus de l'Océan par les fleuves, ont subi d'un lac à l'autre certains changements de constitution qui en compliquent aujourd'hui le classement.

Pour les petits animaux de l'abîme, il est très probable que le cas est le même; seulement, comme on les connaît beaucoup moins, on n'a pas le droit jusqu'à nouvel ordre d'en parler avec autant d'assurance. Un fait demeure, c'est que cette faune, non plus que son frai, ne remontant jamais à la surface, il n'y a guère pu avoir transmission directe d'un lac dans un autre. Les espèces que nourrit actuellement le Bodensee y sont-elles donc indigènes? C'est, en effet, la conclusion qui s'impose d'elle-même, et d'autant plus qu'il n'est pas malaisé de surprendre le secret de cette création.

Toutes les bêtes minuscules de l'abîme sont proches parentes de celles du rivage. La crevette aveugle, par exemple, ne se distingue de celle qui ne l'est pas — abstraction faite de sa cécité — que par la couleur et de faibles signes caractéristiques. Chez d'autres de ces habitants des ténèbres, les disparités peuvent être plus importantes, mais le type général ne se dément pas, et il est toujours facile de reconnaître, dans ces bêtes du fond, des descendants de la faune supérieure, émigrés peu à peu à travers les couches d'eau, et que l'influence d'un milieu différent est parvenue à modifier graduellement, à force de temps et de générations.

Un mot encore pour clore cette digression scientifique, complément tout occasionnel au chapitre de synthèse pure que nous avons donné ci-devant au lecteur (1). Il semble indifférent au premier abord que les rivières et les ruisseaux charrient aux lacs, en sus de leurs eaux, un contingent plus ou moins fort de limon. C'est de là pourtant que dépend l'existence du plus grand nombre des hôtes lacustres. A ce gravier, à cette vase, à ce sable roulés par les flots se mêle une quantité incommensurable de matières organiques, immondices, détritiques de tout genre, réduites en particules si menues que l'œil très souvent ne les aperçoit pas. Si, par impossible, ce charriage venait à cesser, l'immense réservoir du Bodensee ne tarderait pas à voir périr non seulement tout son peuple de petits crustacés, mais aussi la plupart des poissons dont ces crustacés sont le mets ordinaire. Et c'est ici que nous touchons

(1) Voyez au tome I^{er}, chapitre x.

du doigt la grande loi qui régit le monde organique. Ces substances mortes entraînées au lac s'y revivifient à nouveau ; en s'incorporant à de nouveaux organismes, elles en assurent la réfection et la vie ; et ces organismes ainsi restaurés assurent à leur tour la réfection et la vie d'une foule d'êtres, d'un ordre plus élevé, qui sont les poissons. Encore le cycle ne se clôt-il point là : les poissons eux-mêmes servent à nourrir d'autres organismes encore supérieurs, les oiseaux, les loutres, et, subsidiairement, à des sauces diverses, l'organisme par excellence, l'être qui est au sommet de l'échelle des mangeurs, et qui s'appelle l'*homme*.

VI

De tous les lacs de la Suisse, le Bodensee est de beaucoup le plus animé. Le Léman, lui aussi, a eu autrefois sa période de vie (1) ; mais qu'il est aujourd'hui silencieux et désert ! Une seule voie ferrée, celle de la rive droite, y retentit du sifflet des locomotives, et bien rares sont les panaches de fumée qui s'élèvent du milieu de l'immobile bassin. Le lac de Constance, au contraire, résonne à toute heure des mille bruits du trafic. Des chemins de fer le côtoient ou l'abordent de tous les côtés : quel mouvement continu que celui de ces lignes d'Augsburg-Lindau, de Stuttgart-Friedrichshafen, de Rorschach-Saint-Gall, de Zürich-Romanshorn et de Rorschach-Coire ! Cette « mer de Souabe » est la grande artère commerciale des pays qui sont sur ses bords ; au lieu de séparer, comme le lac de Genève, deux régions alpestres aussi dissemblables de mœurs que d'histoire, elle est le trait d'union qui rapproche les cantons de la Suisse orientale des contrées allemandes situées par delà.

Loin d'y avoir tué la navigation comme sur le Léman, l'établissement des voies ferrées l'y a au contraire rendue plus active. L'invention des bateaux à vapeur n'y a pas supprimé non plus le mouvement primitif des barques à voiles. A côté des trente paquebots qui tous les jours en sillonnent la surface, les coches d'eau continuent d'accomplir leurs paisibles voyages et de contribuer à la vie du bassin. C'est qu'au lieu de se faire parallèlement à une rive, le trafic ici se fait surtout dans le sens transversal, d'une gare à une autre. Chaque petite cité de la côte a son port bruyant et toujours visité, entrepôt de produits manufacturés ou de céréales, où jamais ne chôment la vente et l'échange. Tel est l'antique *Rorscahun*, aujourd'hui Rorschach, marché d'importation des blés de la Souabe et de la Bavière ; tel Romanshorn, havre magnifique créé par la compagnie du chemin de fer et formé d'une double digue dont les deux musoirs vont se rapprochant de manière à ne ménager comme entrée qu'un étroit goulet.

Sur ce vaste bassin de trois lieues de largeur, la navigation ne laisse pas toutefois que d'être périlleuse. Ici, comme sur le lac de Lucerne, le vent le plus redouté est le föhn, qui y soulève des vagues de six mètres à pic. Parfois aussi, surtout au printemps et à l'automne, il y règne des brouillards si épais que ni le tintement des cloches de la rive, ni les signaux des lanternes, ni l'appel du portevoy, ne suffisent à l'orientation des navires ; il faut alors que les mariniers se servent de la boussole afin de pouvoir poursuivre leur route.

Tel n'est point le cas, fort heureusement, à l'heure où je vous parle. Tout, sur le lac, est harmonie pure — harmonie de mouvements, de couleurs et de sons. Comme aux beaux jours où le blond Conradin, ce dernier des Staufen, alors qu'il résidait à Arbon, se plaisait, un luth à la main, à fendre

(1) Voyez au tome 1^{er}, chapitre II.

les vagues de son frêle esquif, le Bodensee, lumineux et tranquille, justifie à merveille ces vers du poète :

Kaum ist des Frühling erwachen,
Es blüht der See, es blüht der Baum,
Es blüht ein Jungling dort in Nachen,
Er wiegt sich auf der Wellen Schaum.

Oui, nous sommes en plein renouveau; de toutes parts éclatent les riantes floraisons vernaies; les aromes de la côte se répandent sur l'onde caressée du soleil; le lac lui-même a l'air de fleurir, et le jeune nautonier qui gagne le large, en fredonnant un chant indistinct, ressemble de loin, sous la buée de lumière, à une fraîche corolle éclosée du matin, en laquelle gazouillerait un petit oisillon. Autre sera tantôt la magie, quand les feux du couchant embraseront l'horizon. Une succession admirable de nuances vives, depuis le jaune clair jusqu'au rouge pourpre et incandescent, colorera l'immense nappe liquide, et, tandis que les teintes violacées du crépuscule noieront déjà les hauteurs du rivage, l'Alpstein, là-bas, t'apparaîtra encore tout vêtu d'or pur.

Et pour peu que tu sois nouveau venu en ce splendide vestibule de la Suisse, à cette féerie des aspects répondra chez toi une féerie de sons, dont, par un vieux conte, je vais te donner le sens. Jadis, il y a bien longtemps, vivait à Gerlikon, dans la contrée par delà la Thur, un pieux berger qui s'appelait Henri. Chaque jour, à l'aube, il prenait son bâton et allait assister à la première messe dans l'église de Gachnang. La chose merveilleuse, ce n'était pas qu'il fit ce voyage quotidien; c'était que, par un don du ciel, il entendit distinctement, de sa hutte, les tintements de la petite cloche de Gachnang. Il était assurément le seul du pays à posséder cette docilité d'ouïe, car la distance, d'un village à l'autre, excédait de beaucoup les limites de la vulgaire acoustique. Mais, que voulez-vous? il avait la foi, et une oreille à l'avenant de sa foi. De même aussi, voyageur exalté, tu as, j'imagine, par une grâce d'état, des religiosités intimes et spéciales, qui te font percevoir tout là-bas au loin mille sortes d'harmonies insaisissables à tout autre que toi, et qui sont comme les appels mystérieux de ce grand monde alpestre où tu brûles d'arriver.

Une des époques les plus troublées des pays voisins du Bodensee a été, à coup sûr, celle de la guerre de Souabe (1499). Je ne reviendrai pas ici sur cette période de l'histoire des Cantons, que j'ai racontée plus haut en détail; je me bornerai à dire qu'il nous en reste un monument très intéressant, qui nous donne comme une vision fantastique, et néanmoins vraie, de cette glorieuse épopée helvétique.

C'est une grande gravure en taille douce, œuvre d'un maître inconnu de la Haute-Allemagne. Le dessin en est correct, la composition pleine de vie, et d'une originalité remarquable. Le dialecte des légendes appartient à l'Alsace, ce qui ferait croire que l'artiste anonyme était de l'école de Martin Schöns, c'est-à-dire du début du seizième siècle. Un détail à noter : les six feuilles de papier in-folio dont se compose la gravure, sont de fabrication française et trois lis y figurent dans les armoiries.

L'ensemble forme une sorte de carte régionale du lac de Constance et de ses environs. Soixante-dix villes, villages, cloîtres, églises et chalets y sont figurés avec une exactitude minutieuse. Bon nombre de localités y portent leurs noms; telles Bâle, Appenzell, Coire, Dornach, Saint-Gall, Lindau,

Rapperschwyl, Rheinfelden et Rorschach. D'autres, qui ne sont pas désignées, demeurent cependant très reconnaissables, grâce à la fidélité du dessin.

Dans cette œuvre de haute valeur comme image caractéristique de l'époque, et qui a bien dû coûter un an de travail, l'artiste a voulu éterniser la mémoire des victoires remportées par les Suisses contre Max I^{er} et les villes impériales. Toutes les scènes historiques sont fort bien traitées. De l'autre côté du lac s'avance un superbe cortège de cavaliers et de fantassins, à la tête duquel chevauche une dame de qualité suivie d'un chariot chargé de futailles. Ce cortège, qui paraît se diriger vers Engen, est évidemment celui du duc Ulric de Wurtemberg, qu'on y voit figurer, tout jeune encore et simple banneret, dans un riche équipement. Une autre femme, en costume étranger, un bâton de voyage à



CHATEAU D'ARENEBERG (UNTERSEE).

la main, s'achemine dans la même direction, escortée d'un groupe de soldats. A part, sur une hauteur, tout près du Danube, on aperçoit le général en chef, vêtu d'un court manteau et portant un glaive étincelant. A travers une forêt s'avance une troupe de chevreuils.

Le plan inférieur laisse voir, par contraste, des scènes de la vie bourgeoise et tranquille : c'est comme le coin de ciel azuré que menace la tempête venant de l'horizon. Quelques moines, sortis du couvent de Petershausen, se sont arrêtés sur le pont de Constance, en train de deviser du cours des choses de ce monde, tandis que des oiseaux lacustres, tenant des poissons dans leur bec, les ailes déployées en manière de voiles, et le dos chargé de lourds guerriers, — image de la navigation de l'époque, — sillonnent lentement la surface du bassin.

Puis viennent les épisodes divers de la lutte, qui dura, on le sait, huit mois pleins, de février à septembre 1499, coûta la vie à plus de vingt mille hommes et ruina environ deux mille bourgades.

Voici le combat de Calven et ce défilé du val de Münster, où s'illustra Benedict Fontana; voici, à côté, une reproduction de la bataille livrée près de Rheineck, avec une vue des navires qui apportent des secours aux Souabes; plus haut, à droite, sont représentés les combats du Schwaderloch et d'Ermtingen. Ailleurs, on assiste à la prise de divers villages du Klettgau, entre autres Thiengen, aujourd'hui station du chemin de fer de Schaffhouse : le tout traité avec une *humour* et une finesse de détails vraiment étonnantes. L'engagement final, celui de Dornach, est figuré sur la troisième feuille : on voit la Birse avec son pont de pierre; au bord de la rivière sont dressées les tentes grises d'un camp entouré d'une barricade de chariots; à l'intérieur, au pied de la colline fortifiée de Dornach, Impériaux et Suisses sont aux mains. Un gros de cavaliers armés de lances s'élançe vers le burg, dont la garnison occupe, bannières flottantes, les créneaux. Entre les tentes se précipite, précédée d'un trompette, la foule des fuyards. C'est sans doute le moment où le chanoine Schœnbrunner arrive à cheval, et, jetant pour combattre son manteau noir orné d'une croix blanche, crie aux Confédérés : « Tapez dru, vos frères de Lucerne et de Zug sont là ! »

Le nom de *Thurgovie*, qui ne s'applique plus de nos jours qu'à la contrée en forme de triangle arrosée par la Thur inférieure et limitée au nord par le lac de Constance, le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse, à l'ouest et à l'est par les cantons de Zurich et de Saint-Gall, désignait primitivement toute une partie de la *Haute-Allemagne*, comprenant, outre les pays actuels de Zurich, de Frauenfeld, de Saint-Gall, de Glaris, de Schwytz, de Lucerne, d'Argovie, et probablement aussi d'Unterwald, — le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, et même une portion de l'Alsace et de la Bavière jusqu'au Lech. Cet immense territoire ne tarda pas à se scinder en deux comtés distincts, le *Zurichau* et le *Thurgau*. Possédé successivement par les Zähringen, les Kybourg, les Habsbourg, il fut, je l'ai déjà dit, conquis par les cantons primitifs, qui en firent un *bailliage commun*, et ce n'est que depuis que l'ancienne Confédération a cessé d'exister qu'il a acquis une existence propre. « La Thurgovie, écrivait en son temps l'historien national Jean de Müller, est formée d'innombrables collines, coupées de lacs, de rivières, de vallées et de plaines. Au haut des rochers se dressaient jadis en grand nombre les châteaux des nobles. Sur les bords des lacs, animés aujourd'hui de villes, villages, prairies, jardins et vignes, il n'y avait encore d'autre culture que celle qui naissait autour des *burgs*. » Jusqu'en 1798, ce pays fut soumis aux exactions, non pas seulement des baillis suisses, mais encore des soixante-douze seigneurs tant laïques qu'ecclésiastiques qui s'y partageaient la basse juridiction. Sa prospérité, longtemps entravée, n'en est pas moins aujourd'hui remarquable. Sur les bords du lac notamment, depuis Romanshorn jusqu'à l'Untersee, se déroule un chapelet de charmants villages, Utwil, Kesswil, Güttingen, Altnau, Münsterlingen, Bottikosen, que range le bateau à vapeur de Constance. Le canton, que les moines historiens du cloître de Saint-Gall dépeignaient jadis comme une terre sauvage, toute noire de forêts, et habitée par un peuple farouche, offre à présent l'image d'un jardin. Une chaîne de collines, doucement ondulée, courant à l'ouest jusqu'à la frontière zuricoise, y sépare la région du Bodensee de celle du Thurthal. Ses contre-forts méridionaux dessinent les hauteurs de l'Ottenberg et de Neuforn, riches l'une et l'autre en ceps estimés. Dans la vallée de la Murg, où se trouve l'ancien cloître de Fischingen, la viticulture n'est pas moins prospère. Vers Arbon, il y a aussi d'excellents vignobles, entre autres ceux du *Christenbübel* et ceux du domaine de Mammertshofen, sur la route de Romanshorn à Saint-Gall, là où, au-dessus du village de Roggwil,

se dresse la fameuse tour bâtie à l'aide des blocs erratiques qu'a déposés le glacier du Rhin. Aussi les Thurgoviens sont-ils grands buveurs ; à cet égard, ils sont les Vaudois de la Suisse orientale ; comme ces derniers, ils ont leurs pintes, qu'ils appellent *Mostschänken*, et où le dimanche et les jours de fête ils viennent en foule vider les flacons et jouer aux quilles en chantant gaillardement la chanson :

z' Zita bi — n — i liederli,
 z' Zita bi — n — i guet ;
 z' Zita ha — n — i Strömpf und Schne,
 z' Zita no ken Huet.

L'agriculture n'est pas moins prospère ; l'orge, le froment, le seigle et l'avoine couvrent d'immenses étendues de terrain ; mais la vraie richesse du pays, ce sont surtout ses arbres fruitiers. Je ne crois pas qu'en aucun district de la Suisse on puisse trouver, sur un espace donné, plus de poiriers que n'en possède la Haute-Thurgovie, et nulle part, à coup sûr, il ne pousse plus de pommes. Le sol d'argile et de marne laisse pénétrer profondément les racines des troncs ; hameaux et collines, maisons et champs labourés, tout disparaît dans les frais vergers. Certains arbres portent, dans une seule année, de soixante à cent quarterons de poires ou de pommes, et souvent autrefois la dot de mainte Thurgovienne consistait en tant de pieds de ces arbres nourriciers. N'est-ce pas le savant Vadianus qui déjà au seizième siècle vantait de si grand cœur le poiré de Thurgovie ? Le pays ne manque point non plus de fourrage. Le bétail, qu'on y importe surtout de la Souabe, y prospère à merveille, et d'excellentes fromageries, exploitées par des sociétaires, travaillent à l'amélioration des produits.

Ici, comme dans tous les cantons du plateau, le costume national cède de plus en plus devant les modes françaises, et ne se voit plus guère qu'en peinture. Le peuple, d'humeur joviale et un tantinet turbulente, aime fort les réjouissances de toute sorte. Les deux fêtes antiques et traditionnelles des agriculteurs sont la *Sichellegi* et la *Pflegelhenki* ; c'est ainsi qu'on nomme les festins et les danses par lesquels on célèbre la clôture des labeurs de la faux et du fléau.

Bien que confinant aux districts les plus industriels de la Suisse, la Thurgovie est loin de les égaler par son activité manufacturière. Son chef-lieu, Frauenfeld, situé dans les prairies de la Murg, compte néanmoins un assez grand nombre de fabriques de cotonnades ; quant aux autres localités de la contrée, elles se distinguent surtout, je le répète, par leur riche entourage de jardins et de vergers fort bien entretenus.

VII

Décrivons maintenant un demi-tour du lac, en prenant par la rive septentrionale. La jolie petite ville de Lindau, tête de ligne du chemin de fer bavarois du sud-ouest, est bâtie sur une île du Bodensee que relie à la terre ferme le remblai du railway et un pont de bois de plus de 300 mètres de longueur. Tout le territoire de cette ex-cité impériale était jadis couvert de châteaux curieux dont la plupart ont été rasés dans les derniers siècles. A une demi-lieue environ de la ville, à gauche de la grande route de Kempten, et en face du village paroissial de Reuti, s'élève encore, sur une verte prairie, une magnifique construction d'architecture massive, à la porte flanquée de deux tours, et entourée d'un paisible étang, qui est certainement un des reliefs les plus caractéristiques de l'âge féodal dans cette contrée. L'antique salle de réception a été morcelée en quatre pièces, au plafond et aux murs

desquelles apparaissent encore des traces d'armoiries et de peintures. Ce castel vénérable est la *Senftenau*.

Les vieilles chroniques qui en relatent l'histoire nous le montrent, au quatorzième siècle, appartenant au comte Ulrich de Montfort, puis à la famille lindovienne de Tuffen. Un peu plus tard, il passe aux mains de l'abbesse de Lindau, et on le retrouve, un siècle après, figurant parmi les propriétés communales de la ville.

Trois autres édifices curieux de l'époque féodale, ce sont : le château de Wollenberg, un ancien



L'UNTERSEE, VU D'ARENENBERG.

fief du cloître de Saint-Gall, dont il ne reste plus que de faibles ruines, au-dessus du petit village du même nom; celui de Tegestein, sis sur le bord du lac de Constance, du côté de Wasserburg; et Schachen, également sur la côte, dans un paysage ravissant où l'on a de nos jours établi un *Kurhaus*.

On sait qu'à sa partie ouest le Bodensee se divise en deux bras, dont le plus septentrional, à savoir le golfe d'Ueberlingen, appartient tout entier au grand-duché de Bade. C'est à l'entrée de ce dernier bassin que se trouve l'une des deux îles du lac, l'île Mainau, qui communique avec le rivage

L. J. G.

par un pont de chevalets long de 650 pas ; bien qu'elle n'ait guère plus d'une demi-lieue de circuit, elle renferme, en son étroit périmètre, tout un pêle-mêle de jolies collines entourées de vergers, de vignes et de prairies. Le château qui commande les terrasses était autrefois le siège d'une commanderie de l'Ordre Teutonique.

L'ex-ville impériale d'Ueberlingen, dont ce sous-bassin du lac a pris le nom, est située sur la rive opposée. Dans son voisinage se trouvent un grand nombre de cavernes dites *Heidenhöhlen* ou *Heidenlocher*, dont l'histoire est assez mystérieuse.

Si jamais vous lisez le roman d'*Ekkehard*, une des meilleures imaginations de Scheffer, arrêtez-vous au charmant épisode intitulé : « le vieux de la caverne. » Les Huns s'approchent. Hedwige, la belle



LE HOHENTWIEL, PRÈS L'UNTERSEE.

duchesse, qui détient le vicariat de l'Empire, envoie le moine saint-gallois porter un message à l'homme-troglodyte.

« Demain, dit-elle à Ekkehard, vous gagnerez la rive d'Ueberlingen ; là, sur un point de la côte où les roches plongent à pic dans les flots, il existe de temps immémorial de spacieuses excavations capables de servir de demeure aux humains. Dès que vous verrez la fumée d'un foyer sortir du sol, grimpez à la montagne : vous trouverez le vieillard dans sa caverne, et vous parlerez avec lui des Huns. »

Le lendemain de bonne heure, Ekkehard se mit en marche à travers le massif de hauteurs boisées qui séparait les deux bras du lac. Arrivé à la ferme ducale de Sernatingen, il laissa son cheval au métayer et s'engagea par le sentier qui serpentait au bord de la baie. Sur un des promontoires de la côte, il s'arrêta quelques instants, pour admirer l'immense perspective qu'offrait, par-dessus la nappe du bassin, le rempart sourcilleux des hautes Alpes formant la clôture extrême du pays... Puis,

les parois du rivage allèrent se dressant de plus en plus abruptes et le sentier devint un *vire* d'escalade. Des degrés taillés dans la pierre facilitaient toutefois la marche du moine, et bientôt de sombres ouvertures en forme de fenêtres pratiquées dans la roche lui permirent de reconnaître l'endroit indiqué par la belle Hedwige. Après une dernière montée pénible, Ekkehard parvint à une sorte de terre-plein carré, de quelques pas seulement d'étendue, que recouvrait un gazon naissant; une excavation de la hauteur d'un homme y donnait accès dans le mur de rocher; devant le trou veillait, une pique à la main, un serviteur du vieux de la caverne.

Ekkehard lui exposa l'objet de son message, et, immédiatement, le serviteur l'introduisit dans la grotte. Ils cheminèrent d'abord par une galerie sombre, au bout de laquelle l'espace s'élargit, laissant voir une haute et vaste chambre voûtée, pourvue de fenêtres bien aérées et aux murs de laquelle on avait ébauché une ligne de corniches. Par chaque ouverture brillait une tranche azurée du lac, et par delà ce coin de miroir liquide se dessinait en noir un morceau de forêt. De place en place se montraient d'énormes assises de rochers.

Dès qu'il fut remis de l'éblouissement que lui avaient tout d'abord causé les jeux fantastiques d'ombre et de lumière dans l'étrange palais, Ekkehard aperçut une forme humaine qui était assise sur une haute chaire de pierre, assez semblable au fauteuil des premiers évêques. C'était un vigoureux vieillard, à la tête enfoncée entre les épaules, au front et aux joues creusés par les rides. Quelques mèches de cheveux blancs s'enroulaient en boucles autour de son crâne, et sa bouche semblait toute dégarnie de dents. On eût dit d'abord un homme pétrifié.

« Qui vient me troubler dans ma solitude ? » demanda-t-il à l'envoyé de la duchesse.

Celui-ci s'inclina devant le vieillard, lui dit son nom et de quelle part il venait...

Ce que répondit l'hôte de la caverne, lequel, par une licence du poète, n'était autre que l'*empereur Charles le Gros*, le lecteur n'a pas besoin de le savoir. L'essentiel est que nous ayons eu, à la suite du personnage de Scheffer, une première vision de ces grottes singulières. Aussi bien, au lieu de prendre notre route par cette bourgade de Sernatingen, qui s'appelle aujourd'hui Ludwigshafen, et fait face au château Bodman, à l'extrémité nord du golfe badois, partons-nous d'Ueberlingen même pour gagner ce petit village de Goldbach dont l'église gothique se mire si pittoresquement dans le lac. C'est là que se trouvent, tout le long de la rive, les plus étonnants de ces « Heidenlöcher ». Les roches dans lesquelles ils sont pratiqués constituent tout un massif de molasse, qui, avant que l'on n'eût établi la nouvelle route d'Ueberlingen à Ludwigshafen, formait, sur près d'une demi-lieue de long, un relief émergeant à pic du bassin.

Les cavernes de Goldbach, où l'on n'arrivait que par des échelles, se divisaient jadis en deux embranchements, renfermant une série interminable de chambres de grandeur diverse, avec des cuisines, des celliers, des corridors et des escaliers de jonction; à présent, presque tout est en ruines, tant par les éboulements naturels que parce que, ces grottes trop commodes ayant fini par servir de repaire à tous les mauvais drôles du pays, on a cru bon de les rendre moins hospitalières; la construction de la susdite route qui date, je crois, d'une trentaine d'années, a malheureusement achevé de les mettre sens dessus dessous.

La partie ouest des cavernes présentait, avant ce bouleversement, un ensemble que j'ai entendu qualifier de merveilleux. Son style architectural, encore que grossier, décelait, paraît-il, un art remarquable. L'une des pièces n'était rien moins qu'une petite *basilique*, dont les fenêtres s'ouvrant sur le lac

rappelaient celles des églises primitives. De ce souterrain principal, il subsiste encore sept excavations formant deux séries de grottes superposées. Le vestibule d'entrée de l'étage supérieur est pourvu d'une porte en plein cintre ; la voûte y est en arête, et deux niches y sont creusées dans le mur. Des corridors avec degrés munis de balustrades relient entre elles les diverses chambres ; les portes ont disparu ; mais on aperçoit encore les tenons de bois auxquels on les avait adaptées et aussi les rainures des gonds. La chapelle ci-dessus mentionnée est située à la partie postérieure ; deux arcs-boutants ornés d'une corniche la divisent en deux moitiés, larges chacune de cinq ou six pieds. Trente personnes au plus pourraient y trouver place. Pour ouvertures extérieures, elle a trois croisées.

A une lieue environ au nord-est d'Ueberlingen, sur le territoire du petit village de Bambergen, lequel formait autrefois un lac communiquant avec le Bodensee, se trouvent deux autres cavernes où l'on arrive par un de ces petits chemins de bûcherons que, dans le pays, on appelle *Holzwege* ; l'ancienne route postale de Salem en passait à peu près à une demi-lieue. Vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers Stockach, il reste également des *Heidenlöcher* qui méritent bien un regard des curieux. Ils sont creusés dans les roches boisées de l'idyllique hameau de Zizenhausen, au-dessus d'un joli bras de l'Ablach. Un sentier de piétons y ménage un accès fort commode. Les cavernes, au nombre de douze, se divisent aussi en un double étage ; l'une d'elles se nomme la *grotte du potier*, l'autre, la *cuisine* ; la plus grande a 12 mètres de large, sur 6 environ de haut et de long.

Mais les plus remarquables de ces grottes sont encore celles de Vermatingen, grosse bourgade située près de *Markdorf*, sur la grande route d'Ueberlingen à Ravensburg. Des ouvriers qui creusaient une cave pour un brasseur les découvrirent fortuitement en 1840. A celles-ci se rattache la légende suivante.

A Schiggendorf, hameau de la paroisse de Seefelden, sur le Bodensee, existait jadis un *burg* féodal, dont il subsiste encore quelques ruines. Là résidait un méchant chevalier appelé Schick, qui brigandait sans cesse à la ronde et était l'effroi de toute la contrée. Son complice et son âme damnée était le seigneur de Bethenhausen, un malin renard du voisinage. Schick était veuf, sans enfants, et désirait fort se remarier ; mais toutes les filles nobles du pays repoussaient à qui le mieux ses propositions. Il résolut néanmoins de passer outre et fixa son choix définitif sur une belle demoiselle qui habitait le manoir d'Ittendorf. Son ami se chargea, comme de coutume, de faire réussir son projet scélérat. Il se rendit à Ittendorf, un jour que le châtelain en était absent, et pria la demoiselle de vouloir bien lui montrer des fleurs rares que celle-ci avait reçues de la Wartburg. Mais à peine furent-ils au jardin que des hommes masqués, s'élançant d'un fourré, se saisirent de la demoiselle, la bâillonnèrent et l'emportèrent par-dessus les murs jusqu'à un cheval sur le dos duquel elle fut attachée. C'était à la tombée de la nuit ; un violent orage venait de se déchaîner sur le lac ; le tonnerre grondait et des éclairs épouvantables embrasaient toute la côte du Bodensee. Les ravisseurs, éperonnant leurs montures, gagnèrent la caverne de Vermatingen. L'autre était resplendissant de lumières ; des chevaliers en costume d'apparat y étaient rassemblés, et dans le fond se dressait un autel. La demoiselle eut beau résister ; tout avait été prévu à l'avance. Un moine, qui se trouvait céans, la maria sur l'heure au terrible Schick ; l'hymen accompli, on passa dans une grotte voisine : là était préparé un riche festin de noces, auquel il fallut, tant bien que mal, faire honneur ; après le festin, le couple remonta à cheval, et jamais depuis lors personne n'en eut la moindre nouvelle. Schick avait eu soin sans doute d'emmener l'épousée en terre étrangère.

Par qui et à quelle époque ont été creusées ces grottes singulières? C'est une question qui n'est point, que je sache, encore éclaircie. Pas un auteur des premiers temps de notre ère ne parle de ces souterrains ni de leurs habitants, et l'on n'a rien retrouvé dans ces trous qui puisse déterminer le champ des conjectures. Ce ne sont certes pas les *lacustres* qui ont pratiqué ces immenses forages dans les molles entrailles des collines de mollasse; ce ne sont pas non plus les peuplades germaniques, par-dessus tout amoureuses d'air et d'espace. Des Troglodytes il n'y a pas lieu de parler dans l'espèce. Faut-il voir dans ces trous des sépultures romaines remontant à l'époque des luttes de l'Empire et des Alémans? Ou bien des catacombes de refuge à l'usage des Chrétiens de l'âge primitif? Ou encore,



STECKBORN : L'ENTREPOT.

comme on l'a supposé, des habitations des Celtes nos pères? Dans ce dernier cas, le mot *Heidenlöcher* viendrait des termes celtiques *haid* ou *aith*, qui signifie colline, montagne, et *loc*, *lock* (lieu, demeure), et désignerait alors des *habitations de montagne* par opposition à celles de la plaine. Il est hors de doute en effet que les Celtes, à une époque qu'on ne peut préciser, ont été établis dans cette région souabe. Le nom même de la ville d'Ueberlingen, — antérieurement *Iburinga*, — est, dit-on, celtique (1).

Mais ce qui, d'autre part, contredit l'hypothèse, c'est que ce n'est pas seulement dans le voisinage immédiat du lac de Constance qu'il se trouve de ces excavations désignées sous le nom d'*Heidenlöcher*; il y en a près de Sigmaringen, dans la vallée supérieure du Danube; il y en a au pied du Schienberg,

(1) *Eabar*, terrain vaseux.

dans le Brisgau ; il y en a aussi dans le Wurtemberg et dans le Palatinat bavarois. Quelle serait donc bien l'étymologie de ce mot *Heidenlöcher* ?

Le terme allemand *Heide* a deux sens : d'une part, il désigne une plaine, une campagne en friche (*ager, campus*), par opposition aux parties de terrain, aménagées en vue de la culture et de l'exploitation, qui attiennent plus directement au logis ; en second lieu, il veut dire *païen* (*paganus*) en général et par opposition à *chrétien*. Aujourd'hui encore, en Allemagne, les *Bohémiens* portent le nom de *Païens*, appellation qui leur fut appliquée lors de leur première apparition dans le cours du quinzième siècle ; de même autrefois, les trafiquants maures et siciliens qu'on voyait courant d'un pays à l'autre n'étaient pour les Allemands que des *Heiden*.

Mais, de ces deux explications, aucune ne vaut pour nos *Heidenlöcher* ; il paraît que ce mot *Heiden* était primitivement le nom générique que les Aléman appliquaient aux Romains. Quand eut lieu leur rencontre avec les Barbares, les Romains étaient encore en grande partie des *païens* (*Heiden*) ; ceux d'entre eux qui se fixèrent à demeure dans les châteaux et les bourgades de l'Alémanie y restèrent d'ailleurs assez longtemps sans se convertir, et comme ce ne fut point des missionnaires venus d'Italie, mais d'apôtres celtes, tels que Pirmin, Colomban et Gall, que les Aléman reçurent le christianisme, on s'explique qu'ils aient continué à désigner par ce vocable traditionnel de *païen* tout ce qui leur rappelait la conquête romaine, et que l'épithète d'*Heidnisch* se soit trouvée, sans plus de distinction, accolée à chaque monument de cet âge. C'est ainsi qu'un chemin romain fut un *Heidenweg*, un cellier romain un *Heidenkeller*, une pierre romaine un *Heidenstein*, une forteresse romaine une *Heidenburg*, une porte romaine un *Heidenthor*, etc.

Or, on a vu que, sur le Bodensee et dans toute la région avoisinante, les Romains avaient établi des routes, des échauguettes, des forts défensifs. Sur l'Ueberlingersee particulièrement, à l'endroit où s'éleva plus tard le château Bodman, il existait un castel romain qui était un anneau de la chaîne rivée à la ceinture du grand bassin souabe. Le massif de molasse où sont creusées les grottes en question était lui-même un des points dominants de cette gigantesque ligne militaire.

De tout cela sans doute il ne résulte pas que les Romains aient été les auteurs et les premiers habitants de ces cavernes ; ils en ont certainement connu l'existence, comme le démontrent des pièces de monnaie qu'on y a retrouvées ; ils ont même pu les utiliser, les agrandir, les améliorer, mais ce ne sont pas eux qui les ont creusées. Ces excavations doivent dater d'une époque de beaucoup antérieure à leur arrivée, et plus proche à coup sûr de l'âge lacustre que de la période primordiale de notre ère. On voit en effet qu'elles ont été essentiellement faites pour servir d'habitations permanentes. Toutes s'orientent du côté du soleil, sont parfaitement sèches, fraîches en été, garanties en hiver des souffles du nord et du nord-est, et capables d'offrir un refuge excellent contre les bêtes fauves ou un autre ennemi.

Or, quels ont été, historiquement, les premiers occupants de cette région souabe ? Les Celtes. Ce seraient donc les Celtes qui auraient creusé les roches de la formation de molasse et y auraient habité tout d'abord (1). Aux Celtes succédèrent les Germains, notamment les Suèves, qui utilisèrent à leur tour les souterrains existants et peut-être même en pratiquèrent d'autres, car Tacite nous dit que les Germains avaient des cavernes où ils se retiraient à l'abri, serraient leurs récoltes, et d'où le matin, en se réveil-

(1) Dans les cavernes de Goldbach, on a découvert un silex taillé, paraissant avoir figuré un homme assis, qui rappelle tout à fait les trouvailles semblables faites dans les sépultures celtiques.

lant, ils commençaient par se plonger dans les flots. Après les Suèves vinrent les Romains, puis les Alémans, avec lesquels, je le répète, les souterrains prirent le nom de *Heidenlöcher* qu'ils ont conservé. Quant à l'hypothèse qui voudrait que ces cavernes eussent été des espèces de catacombes creusées pour servir de refuge aux chrétiens, il n'y a même pas lieu de s'y arrêter. Le gîte n'était pas assez sûr, il devait être connu de tout le monde, et l'histoire d'ailleurs ne fait nulle mention d'une persécution sur ces rives du Grand-Lac. Tout ce qu'il est permis de conjecturer, c'est qu'à une époque où les églises proprement dites étaient rares, de petites communautés de chrétiens avaient aménagé ces excavations en manière de chapelles ; tel a été bien visiblement le cas de celles qui sont proches de Verma-tingen, et le même fait se constate bien postérieurement, à Fischingen, par exemple, dans la Thurgovie, à Maria-Stein, dans le canton de Bâle, et en divers autres lieux de la Suisse. L'exiguïté même de ces sanctuaires ne démontre-t-elle point qu'ils datent d'un temps où la religion nouvelle ne comptait encore que fort peu d'adeptes ? Pour les traces d'architecture qu'elles présentent, il est facile de se les expliquer, si l'on réfléchit que ces *Trous à païens*, dont l'existence n'était pas un mystère, ont dû être, de siècle en siècle, agrandis et ornés de toutes les façons. Les Alémans, à coup sûr, n'y demeurèrent point ; ce peuple avait des établissements et des villages fixes, qu'il finit par transformer en cités ; et c'est alors que ces cavernes abandonnées devinrent peu à peu le repaire d'une plèbe de rôdeurs et de malandrins qui trouvaient tout profit à ce genre d'hôtellerie. On voit notamment par les archives de la ville d'Ueberlingen que, vers la fin du siècle dernier, celles de Goldbach servaient de résidence à un détrousseur émérite, appelé le Petit-Fidèle, qui, des années durant, terrifia la contrée sans que la police pût mettre la main sur lui. Un jour enfin, des pêcheurs qui naviguaient sur le lac de Constance ayant aperçu une colonne de fumée au-dessus de l'une des excavations, la force armée pénétra dans le trou et parvint à capturer le bandit. Ajoutons, pour terminer, qu'un peu plus tard, lors des guerres de l'époque révolutionnaire, ces mêmes cavernes servirent de lieu de retraite à de petits détachements des armées autrichiennes fuyant devant l'approche des Français.

VIII

Il y a une vieille chanson allemande :

Konstanz liegt am Bodensee ;
Wer's nicht glaubt, geh' hin und seh'.

« Constance est sur le Bodensee ; si vous ne voulez point le croire, allez-y voir ! »

Pour nous autres Français, Constance est sur... le lac de Constance, et c'est là le plus clair de notre savoir. Cette petite cité badoise, qui a fait un moment tant de bruit dans le monde, mérite bien pourtant un regard du touriste. Si déchuë qu'elle soit de son antique renom, si muettes et solitaires que soient devenues ses vieilles rues, elle n'en est pas moins la ville caractéristique et maîtresse du grand bassin souabe ; il y a dans son air de tristesse, dans son cachet de vétusté respectable, quelque chose qui émeut d'abord le touriste. Au bord de son beau lac transparent, elle ressemble à une reine découronnée qui se regarderait tout le temps au miroir pour tâcher de surprendre à son front quelque trace de l'auréole disparue ; mais c'est en vain qu'elle interroge et la nappe paisible du Bodensee et le fleuve momentanément libéré que le lac inférieur s'apprête à ressaisir : le temps passé ne revit

point dans les flots ; l'onde indifférente ne reflète que les images du présent ; les tours grisâtres et les murs ruineux se retrouvent en elle ruineux et grisâtres ; le vieil édifice voisin du *Fischmarkt*, où se tint jadis le fameux concile, ne présente au feu du petit phare opposé qu'un lourd squelette d'où la vie s'est retirée ; seule, la nature, éternellement jeune et féconde, continue de tirer un sourire complaisant au majestueux golfe qui en reproduit le poème. Au cristal fidèle, les montagnes verdoyantes demeurent verdoyantes, le rivage plantureux demeure plantureux, et le sifflet des locomotives qui passent en grondant sur le pont du Rhin ne réveille aucun des morts endormis.

On croit volontiers, et l'on imprime à l'occasion dans les *Guides*, que Constance est ainsi appelée de l'empereur *Constance Chlore*, qui l'aurait fondée à la fin du troisième siècle de notre ère. La vérité est qu'il n'en est rien. Ce nom de *Constanz*, ou plutôt de *Costanz*, comme on disait toujours autrefois, dérive d'un vieux mot celtique dont la première syllabe *co* signifie *eau*, et la seconde, *stanz*, *forteresse*, — *forteresse des eaux*, en allemand *Wasserburg*.

En effet, bien longtemps avant l'arrivée des Romains, il y avait à cet endroit du « Grand lac » un établissement celtique ; ce fut seulement sous Julien ou Valentinien que les Romains, ayant construit là un fort, près duquel naquit une bourgade, latinisèrent le nom primitif et le transformèrent en *Constantia*. Vers la fin du sixième siècle, l'évêché de Windisch fut transféré, on l'a vu, à Constance. Par sa position même, au point de jonction du lac supérieur (*Obersee*) et de l'inférieur (*Untersee*), la cité nouvelle était destinée à devenir rapidement l'*Emporium* principal du bassin, et à relier commercialement l'Occident et l'Orient de l'Europe. Entre elle et les autres villes du lac souabe, la similitude d'intérêt et de trafic amena de bonne heure la conclusion d'un *Bund*, dans lequel Constance fut *Vorort*, c'est-à-dire *Civitas*, tandis que ses alliées n'avaient que le titre inférieur d'*Oppida*. Sa prospérité croissant de jour en jour, il lui fallut bientôt s'agrandir. Tout d'abord, elle ne s'étendait que sur la *Nieder-Burg* (partie nord-est de la ville actuelle), et se trouvait séparée du Rhin par des murs ; les navires abordaient alors à l'endroit qu'on appelait *Gansbübel* et près duquel s'éleva plus tard le monastère de femmes de Saint-Pierre, désigné aussi, pour cette raison, *Kloster an der Fahr*. La « rue des Écrivains », *Schreibergass*, était alors la rue principale. Au treizième siècle fut construit le pont sur le Rhin, *Mühlenbrücke*, et, au siècle suivant, fut élevé près du lac (à l'entrée du petit port) l'*Entrepôt* actuel. Les villes du Bodensee, Constance en tête, faisaient à cette époque une exportation considérable de toile en Italie et aussi en Espagne où, encore aujourd'hui, la bonne toile, dit-on, se nomme « toile de Constance » ; en échange, elles recevaient de la soie, des épices, des vins. Bref, la cité impériale, dès le quinzième siècle, était arrivée à un tel degré de prospérité, que sa population totale se montait à près de 40,000 habitants. Un événement dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots, le fameux concile de 1414-1418, vint subitement ruiner cette fortune.

L'Église, en ce temps-là, présentait le spectacle d'une corruption et d'un désordre jusqu'alors sans exemple. Dès la fin du quatorzième siècle, le trafic des indulgences, des dispenses, le cumul des gros bénéfices, toutes les pratiques de la simonie, avaient atteint le comble du scandale. Rome vendait tout ce qui se pouvait vendre. Des valets, des cuisiniers, des marmots au-dessous de dix ans, devenaient en payant curés ou évêques. Les prêtres, à leur tour, battaient monnaie avec les sacrements. Baptême, enterrement, absolution, tout était tarifé. Les faux miracles, le paganisme des cérémonies, les abus de toute sorte auxquels les pèlerinages donnaient lieu, les crimes impunis d'un clergé chaque jour

pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

Paris, mars 1878.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE, RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 6 avril 1878.

Le tome I^{er} est en vente. 4 vol. broché, 23 fr. — Relié 30 fr.

Le tome II^{me} est en cours de publication.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.